

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

NOS PETITS ANGES

HOMMAGE

Du recueil de mes poésies, je fais choix de celle-ci que j'offre affectueusement à Mme E.-Z. Massicotte, l'ex-directrice du "Coin du feu" mieux connue de nos aimables lectrices sous le pseudonyme de Mme Andrée.—A.

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Au paradis d'où vous venez
Un léger fil d'or vous rattache :
A ce fil d'or
Tient l'âme encor
Sans tâche.

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Pour le bonheur que vous donnez
A vous voir dormir dans vos langes,
Espoir des nids,
Soyez bénis,
Chers anges !

Vous êtes à toute maison
Ce que la fleur est au gazon,
Ce qu'au ciel est l'étoile blanche,
Ce qu'un peu d'eau,
Est au roseau
Qui penche.

Mais vous avez de plus encor
Ce que n'a pas l'étoile d'or,
Ce qui manque aux fleurs les plus belles :
Charmes plus doux,
Vous avez tous
Des ailes.

ALPHONSE DAUDET.

AU CERCLE VILLE-MARIE

Celles de mes lectrices qui ont eu la bonne fortune d'entendre, mardi dernier, au Cercle Ville-Marie, le sympathique conférencier qu'est M. Jos. Barnard, dans sa brillante étude sur "la femme devant la loi," partageront avec moi, j'en suis sûre, le vif plaisir que j'éprouve à féliciter et à remercier, au nom de toutes, le jeune avocat de talent qui a traité si délicatement, et, j'ose dire, si tendrement, le sujet grave et complexe pourtant, de sa conférence de mardi, très savamment élaborée. Les sublimes pensées, d'une si haute envolée, exprimées par l'éloquent auteur, nous ont révéélé, chez lui, une belle âme et un grand cœur. L'on voudrait retrouver ces sentiments chez tout homme, surtout ceux qui songent à prendre femme. Des lors, la loi ne serait plus, vraiment, qu'une douce bienfaitrice pour la femme, vivant confiante et heureuse à l'ombre de la protection du mari choisi et surtout, aimé...

Encore une fois, nos remerciements à M. Barnard à qui nous demandons une nouvelle occasion de l'entendre, au Cercle Ville-Marie, dans d'autres sujets aussi intéressants, qu'il saura traiter avec autant d'habileté et de succès.

ATTALA.

ROMANS ET FEUILLETONS

CAUSERIE

Je ne puis mieux, ce me semble, aborder ce sujet qu'en racontant l'anecdote suivante dont je garantis l'authenticité.

Le directeur d'une congrégation de jeunes filles, — je ne dirai pas où par exemple, — ayant raison de supposer que ses pupilles prenaient de larges envolées vers les régions de l'idéal et faisaient de fréquentes incursions dans le domaine du roman, entreprit de réagir contre ce danger. Il fallait trancher le mal dans la racine... Un jour de réunion, il s'en ouvrit donc à la dite confrérie.

Avec des ménagements extrêmes, des réticences aimables, Monsieur le Chapelain discourut, tout d'abord, sur les lectures en général, sur les frivoles en particulier. Puis, sa voix s'élevant à la hauteur de son zèle, il dénonça la liseuse de mauvais romans, fulmina contre la jeune fille qui, sous le prétexte puéril de chasser l'ennui, dépense ses loisirs à lire les productions les plus malsaines.

"Nous avons ici même, dit en terminant Monsieur le Directeur, une bibliothèque assez complète et variée pour satisfaire les plus difficiles d'entre vous. Voyez par vous-mêmes, Mesdemoiselles, si sur quatre ou cinq cents volumes, vous n'en trouverez pas un qui puisse rompre la monotonie de vos soirées, tout en égayant votre solitude."

Savez-vous ce qu'il advint ?

Hélas ! l'éloquence du zèle chapelain tomba sur une terre pierreuse : Pas un grain ne leva. Pour tant oui, un petit grain... Une pauvrete prit un abonnement de six mois ! Si ma causerie voulait se donner le luxe d'un bouquet spirituel, tout en n'en gardant pas le cachet mystique, j'ajouterais que la jeune fille ne cultive pas suffisamment le goût du beau, le sens de ce qui est noble, élevé, qu'elle se rabat volontiers sur des lectures futiles, qui loin d'orner l'esprit de connaissances variées, le rendent superficiel et le faussent trop souvent. Et la cause en est toute trouvée : on parcourt rarement un volume pour s'instruire ; on le fait presque toujours par désœuvrement "pour tuer le temps." C'est là la pierre d'achoppement. Que vous reste-t-il dans l'esprit, je vous le demande, de quelques chapitres parcourus, dans l'attente fiévreuse d'une amie qui s'attarde, et dont le retard même, vous privera d'entendre un musicien célèbre, une cantatrice en renom, ou vous fera manquer le premier acte d'un drame à sensation ? Vous êtes là, penchée à la fenêtre, pestant contre la retardataire, et du livre que froisse votre main, vous en ignorez même le titre...

Pour retirer quelque fruit d'une lecture, il faut lire à tête reposée, butiner comme l'abeille, et non se contenter de traverser un volume à vol d'oiseau... C'est évidemment là un défaut, et le signe d'une grande légèreté. Mais ce défaut a un pendant.

—Que lisez-vous actuellement, Mademoiselle, demandait quelqu'un à une jeune fille de ma connaissance ?

—Je continue, Monsieur, *A l'œuvre et à l'épreuve*, de Laure Conan, puis j'ai commencé *Le Journal de Marie Edmée*, qui m'intéresse beaucoup, et à moments perdus, je feuillète *Le mot de l'énigme*, de Mme Craven.

—Pardonnez, Mademoiselle, mais vous êtes une lectrice bien volage !

Voilà donc l'opinion qu'ont les gens sérieux de ces liseuses-papillons qui veulent tout voir à la fois et dont l'esprit, gardant l'empreinte de ce méli-mélo, devient un véritable chaos.

* *

La lecture des romans-feuilletons est la source de toutes sortes de maux, dont le premier est de fausser l'esprit, de troubler l'imagination et de pervertir le cœur. L'esprit de la jeune fille qui lit beaucoup ces livres, se complait naturellement dans le récit des scènes passionnées, des péripéties émouvantes du drame qui se joue sous ses yeux. Aussi son imagination vagabonde-t-elle dans un monde irréel, chimérique. Elle voudrait vivre de cette vie fascinante, entrevue sous un coin du voile que le roman a soulevé ; elle y a aperçu quelque *Roméo* vulgaire, poursuivant avec une *Juliette* quelconque, une intrigue passionnée, échevelée, et la voilà qui rêve, elle aussi, de protestations enflammées, de tragiques aventures. Elle ne

veut plus d'un sage amour, elle veut greffer son cœur sur un cœur moins positif, plus ardent... Elle a à peine vingt ans et déjà elle est blasée sur tout ; ses illusions se sont envolées, ses rêves sont tombés. Parlez-lui, tout l'accable, tout l'ennuie... Elle désire mourir et elle n'est qu'à l'aurore de la vie...

Je disais que la mauvaise lecture est une source de maux au moral, mais le physique même en est souvent affecté. Quand j'aperçois une jeune fille à la démarche nonchalante, aux yeux languissants et perdus dans le vague, à l'attitude affaissée, je me dis : Voici une grande liseuse, une liseuse assidue. J'ai rarement tort. D'ailleurs, c'est un fait assez fréquent et très logique que la liseuse de romans cherche à assimiler son caractère à celui de son héroïne, à calquer ses manières, son allure, toute sa personne...

Je me tais. J'ai sous les yeux un article d'un journal parisien, dans lequel l'auteur, M. Ledrain, traite avec une bien autre compétence le sujet de ma causerie. Je ne puis résister au plaisir de vous en donner quelques extraits :

...Je maintiens, écrit M. Ledrain, littérateur distingué, auteur d'une traduction de la Bible, que cela affaiblit un peuple de surexciter, autant que nous le faisons, son imagination. Le roman moderne, dans le plus grand nombre de cas, n'a que cette conséquence. Au lieu de fortifier l'intelligence par de graves et fortes pensées, comme le font l'histoire, la philosophie et la science, il l'énervé, l'amollit, l'affaiblit et même la pervertit, en la jetant dans un monde toujours fantaisiste et en plaçant sous ses yeux des scènes qui sont loin de se rapprocher de celles de la vie réelle.

A-t-on étudié l'influence du roman populaire sur la fille du peuple, par exemple, et celle du roman dit psychologique sur la petite bourgeoise et même la femme du monde ?

En vérité, ne pensez-vous pas que la lecture des drames et des histoires fantastiques que publient à outrance nos nombreux journaux, ne soit pas susceptible de jeter une profonde perturbation morale dans l'âme des lectrices ?

Et la dernière petite ouvrière venue, au sortir de son atelier, aussi bien que la petite paysanne, relativement intelligente, n'a-t-elle pas désiré de mener l'existence toujours mouvementée, passionnée, brillante, comme celle qu'on a mise sous ses yeux éblouis ? N'a-t-elle pas rêvé de devenir une *héroïne de roman*, à tel point que l'expression est passée dans la langue ?

Pour la petite bourgeoise, c'est autre chose. Qui ne sait combien un roman raffiné, sentimental, éthéré, l'imposant à la peinture de situations absolument dissemblables de celles au milieu desquelles elle vit, l'a bouleversée ? N'a-t-elle pas rêvé aussi d'avoir ces passions, ces émotions, qu'on lui faisait ressentir idéalement ? Et qui peut dire les fantaisies et les caprices dans lesquels s'est rompue son imagination à la suite d'une lecture enflammée ? N'a-t-elle pas trouvé ensuite tout petit, tout étroit autour d'elle ?

Il y a là certainement une cause de détraquement moral chez l'ouvrière, la petite bourgeoise, ou la paysanne. Et elle existe même pour la femme du monde, que le sérieux de son éducation et de son instruction met cependant à l'abri du danger, qui lit le roman comme une étude ou un passe-temps plus ou moins psychologique ; qui peut dire que le serpent est resté toujours pour elle sans fleurs et sans séduction.

Le roman, tel qu'on le comprend et qu'on le répand beaucoup trop de nos jours, est donc, à mon idée, une chose mauvaise qui fausse surtout l'imagination des femmes et des jeunes gens et la débilite.

Voilà un témoignage bien sérieux et bien concluant. Demandez maintenant à ces femmes qui s'écartent de leurs devoirs d'épouse ou de mère quel a été leur premier pas dans le mauvais sentier. Presque toutes vous répondront que les mauvaises lectures les ont perdues. C'est peut-être aussi le secret de ces *bills* de divorce, de ces scandales qui éclatent de temps à autre et qui, malheureusement, ne se dénouent pas toujours à huis-clos devant les tribunaux.

MME CAMILLE BERNIER.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE CANADIENNE

Nettoyage des objets dorés.—Dans un verre d'eau, verser environ 20 gouttes d'ammoniaque, tremper à plusieurs reprises la pièce à nettoyer et la brosser avec une brosse douce. Passer la pièce à l'eau, puis à l'alcool, l'essuyer avec un linge fin. On peut remplacer l'ammoniaque par une dissolution bouillante d'alun dans de l'eau. Avec les minces dorures galvaniques, employer des brosses très douces.